



LE PORTEFEUILLE D'UN JOURNALISTE

Le portefeuille d'un rédacteur en-chef est assez curieux à consulter. A part ce qu'il publie dans son journal, que de choses il réserve, ou condamne ! Articles et lettres, prose et vers, rien n'y manque, et tout le monde y passe ; les noms les plus disparates s'y coudoient.

J'ai une case spéciale dans mon pupitre pour les productions inédites et les lettres. Voulez vous y jeter un coup d'œil ?

D'abord une lettre de M. Chauveau qui se termine ainsi :

« Vous avez appris par les journaux que M. MacKenzie était venu à la cathédrale dimanche dernier. Il a cru sans doute que la bonne ville de Québec valait bien une messe. »

Je cueille maintenant au hasard dans le tas :

« ... Des nuages sombres augmentent l'obscurité de la nuit : pour moi l'aurore ne succède plus aux ténèbres ; mon âme succombe comme le gouvernement local ; mon cœur est un gouffre. Je t'y réserve une place. »

« BUIES. »

« Monsieur,—Je dois vous informé que c'est mon idée de plus recevoir votre journal si vous le changé pas. Il y a que des histoires dedans. Vous parlez pas des membres, ni des limites, ni des tanneries. Je vous dis cela sans vous offenser. »

« Votre, &c., »

« D. P. ... »

« Cher Monsieur—En ma qualité d'instituteur et de citoyen, je prends la liberté de vous adresser mes remerciements en même temps que mes félicitations pour vos nobles écrits sur la question de l'éducation. Vous avez bien raison de dire que la jeunesse c'est l'avenir. On nous livre cet avenir, et l'on ne nous paye pas pour en avoir soin ! Continuez, monsieur, écrivez un article chaque semaine, et soyez sûr que la postérité au moins reconnaîtra vos services. Moi qui vous écris, sans vous connaître personnellement, je fais l'école depuis huit ans à cinquante ou soixante polissons, et j'ai 55 louis par année. »

« Croyez, &c., »

« Ls. C. ... »

« Monsieur—J'ai toujours été abonné à votre journal, c'est pourquoi vous m'excuserez si je prends aujourd'hui la liberté de vous faire une observation. Je trouve que vous n'êtes pas assez réservé dans le choix de vos gravures. Je n'aime pas vos *muses*, et en général tous ces portraits de jeunes filles que vous publiez si souvent. Mon commis tapisse sa chambre avec cela, ce qui me fait supposer que votre journal n'est pas ce qu'il devrait être pour les jeunes gens. »

« Votre, &c., »

« J. B. L. ... »

Quoique très-reconnaissants de la bonté que vous avez eue de consacrer votre feuille à la publication des articles de nature à nous intéresser, nous venons néanmoins, Monsieur l'Éditeur, au nom du bon sens, de la science acquise, des principes et des règles les plus élémentaires de la langue française, vous prier de vouloir bien surveiller davantage la composition de vos articles, dont la rédaction manque absolument de cohésion grammaticale, et dont l'orthographe prête à un ridicule qui humilie le lecteur et rabaisse, en quelque sorte, l'un des plus beaux caractères de notre langue.

Pénétrez-vous bien des enseignements divers qui découlent naturellement de tant de doctrines ; formez en le répertoire de votre imagination et la bibliothèque de vos pensées, et, après avoir consacré cinq ou six mois à l'étude courante et utilement soutenue des éléments qui s'attachent directement ou indirectement aux constructions grammaticales et figurées de la langue française, surtout des participes, des figures de syntaxe et du traité de logique, vous serez préparé à l'honneur envié d'attacher votre nom au retentissement d'une publicité permanente.

« PLUSIEURS LECTEURS. »

« Monsieur — Je vous écrit pour vous dire qu'il n'y a pas assez d'histoires dans votre journal, et c'est toujours pareil ; vous ne faite pas d'amélioration, et vous ne publier plus des filletons de M. Marmette. Je vous avertis donc que je désire de plus recevoir ce journal à la fin de l'année. »

« Votre obéissant, »

« Chs. F. ... »

Voici le commencement et la fin d'un article intitulé *Le Terme Final* :

« Dans un magnifique effort, qui fait également honneur à votre patriotisme et à votre talent, vous avez, au sortir du combat civil, demandé l'assortiment des forces nationales dans un but d'union contre leur ennemi commun, l'absorption et l'envahissement au dedans comme au dehors. Comment se fait il donc qu'après avoir édifié l'union des forces nationales et conclu au salut dans le *statu quo*, vous avez inauguré par un double cri d'alarme l'œuvre estimable de votre vive imagination ? D'un côté, vous apercevez l'Angleterre qui nous menace d'une absorption politique, sociale, économique, nationale même. De l'autre, l'annexion, autre genre d'absorption non moins absolue, suivant vous. L'alternative se trouverait donc nettement posée pour le Canada français, entre ces deux termes d'existence. »

« Le Bas-Canada serait dans l'union américaine un centre de civilisation française, d'où rayonneraient, à l'aide de plus de richesses, les lumières, la littérature, les arts, la civilisation de l'ancienne France ; et vers ce foyer central convergeraient les mille lumières que l'éducation fera naître avec un peu de temps de tous les foyers canadiens institués dans les Etats-Unis de l'Est et de l'Ouest. »

« Pour qui connaît l'absence complète des préjugés aux Etats-Unis envers les Français, et la prédilection même dont ils sont l'objet de la part des populations les plus anciennes et les plus éclairées de la grande république, lesquelles affectent de parler français et se piquent de suivre la mode française et de préférer les arts, la musique, la peinture, la statuaire, etc.,—de la France ; pour celui-là, dis-je, un vaste champ s'ouvre à l'ambition nationale de généraliser l'usage de la langue française et l'influence française de tous genres, dans l'Amérique du Nord, et surtout dans les Etats-Unis de l'Est et du Sud-Ouest. »

« Rêve réalisable, bien digne, avec toutes ses espérances fondées et malgré ses déceptions inévitables, d'être échangé contre le cauchemar constant d'une existence coloniale rachitique et misérable qui se déteint sur notre caractère national et le rend timide, fade, presque nul, compromet notre autonomie, retrécit graduellement et fatalement notre cercle d'action, et réserve à notre constance absurde l'absorption quasi-violente de nos droits nationaux, par l'union législative et je ne sais quel agen-

cement impérial propre à fusionner en un seul toutes les immenses possessions hétérogènes d'un gouvernement profond et perfide. »

« Monsieur, nous sommes encore jeunes, le passé nous sert d'expérience, le présent ne nous absorbe guère, le patriotisme nous porte à regarder en avant pour apercevoir l'avenir, nous luttons pour la même foi, pour le même sang, pour le même emblème symbolique, pour ce drapeau français que nous portons dans nos cœurs, où il est encore mieux venu que sur nos édifices et nos hautes tours : eh bien ! vous saurez me le dire avant dix ans, notre destinée providentielle, c'est l'union avec les Etats-Unis ; tout le prouve : et cent mille Canadiens prendraient les armes avec joie pour consacrer ce fait inévitable, si à un moment quelconque la guerre éclatait entre le *British Empire* et les Etats-Unis d'Amérique. »

« Partageant du reste entièrement vos idées sur la nécessité de protéger notre nationalité et de défendre nos droits jusqu'à la mort envers tous et contre tous. »

« Je demeure, monsieur, etc., »

« MÉDÉRIC LANÇOT. »

Passons à la poésie. C'est incroyable le nombre de poètes qu'il y a dans notre pays.

Par le verbe de Dieu le monde était créé ;
Croiss r, multiplier, tel est l'ordre sacré.
Tout être primitif germe en sa créature,
Et chaque individu propage sa nature,
Une chaîne sans fin va se multiplier,
Et le dernier chaînon se rattache au premier.
L'océan dit au fleuve, au ruisseau la rivière,
Et la rose au rosier : Merci ! merci mon père.
Pour chacun des enfants qui vont naître de lui,
L'être avait en dépôt ce qu'il donne aujourd'hui.

« Communiqué. »

A LOUISA

Honneur à toi pour ce tendre partage,
Qu'immortel soient ta bonté, les charmes ;
Je brûlerais la terre à ton hommage,
Car je suis aimé, j'ai séché mes larmes.

G.

A RIEL

(Dernière strophe)

Où l vainqueurs que votre colère
Respecte ce front pur, qui sans haïr le pouvoir,
Veut que la liberté rigne sous sa bannière.
Et n'espérz jamais étouffer notre espoir,
Ravir notre foi, notre langue ou nos prêtres.
Et s'il fallait qu'un jour tyrans vous nous braviez
Alors, nous dirions aux os de nos ancêtres :
Quittez la tombe et combattez !!

« Patria »

CAUSERIE

Le jour de l'an.—Les joies du jeune âge.—Les étrennes.—On voit le danger de mal choisir.—Les hommes sont de grands enfants.—Tout ce qui brille n'est pas or.—Dangers de certaines couleurs.—Amusons les enfants.—Le serpent de Pharaon.—Les sucreries.—*Prevention is better than cure.*

Voci le jour de l'an ! les étrennes ! les visites, oh ! les visites surtout. Quelle aimable institution ! Quel agrément de parcourir la ville de l'est à l'ouest, du nord au sud, pour offrir de porte en porte les compliments de la saison, comme disent messieurs les anglais.

Cependant le jour de l'an a son bon côté. Ce jour là, tous font trêve aux affaires, remettent à plus tard les préoccupations ordinaires de la vie et ne semblent s'occuper que du bonheur des autres.